

GEORGES DEBOT

Préface de JEAN-CLAUDE BRIALY

Gaby Morlay

du rire aux larmes



8° L n°2
95300

éditions france-empire

72

31-33

GEORGES DEBOT

ÉDITIONS FRANC'EMPIRE

DU MÊME AUTEUR

GABY MORLAY

GABY MORLAY

du rire aux larmes

pour une France libre, Editions Jean
 Dailly (épave)
 Editions France Empire, Préface de Jean Nohain, Editions
 Jacques Granchet (épave)
 Martine Casac ou le vir de marins celtiques, Préface de Mary Marguerite
 Editions France Empire, Préface Jean Cocteau des Editions Terrasses
 Mémoires 1980 (épave).

8° Ln⁸⁷

95300

ÉDITIONS FRANC'EMPIRE

88, rue Jean-Jacques-Rousseau - 75001 Paris

DU MÊME AUTEUR

INOUBLIABLE PAULINE CARTON. Préface de Jean Nohain. Editions Jean Dullis. (épuisé).

IRRÉSISTIBLE FERNAND RAYNAUD. Préface de Jean Nohain. Editions Jacques Grancher. (épuisé).

MARTINE CAROL OU LA VIE DE MARTINE CHÉRIE. Préface de Mary Marquet. Editions France-Empire. Prix Jean Cocteau des Enfants Terribles. Megève 1980. (épuisé).

W-11-02-1987-04258

92

31-33

GEORGES DEBOT

PRÉFACE DE JEAN-CLAUDE BRIALY

Les documents qui illustrent ce livre sont des photos de films réalisés par Gaby Morlay, au moment des archives de l'Agence de l'Organisation Médicale (A.O.M.), sous la direction de Jean-François Bédier, et de la collection personnelle de l'auteur. Agence : A.G.I.F. - Editions Studio Paris

GABY MORLAY

du rire aux larmes

Vous souhaitez élargir votre collection de livres publiés par l'éditeur de ce ouvrage ? Écrivez simplement votre carte de vœux aux EDITIONS FRANCE-EMPIRE Service « Ventes de livres » 68, rue J.-J. Rousseau, 75001 Paris et vous recevrez régulièrement et sans engagement de votre part nos bulletins d'information qui présentent nos différentes collections que vous recevrez chez vous libéralement. © Editions France-Empire, 1987.

EDITIONS FRANCE-EMPIRE

68, rue Jean-Jacques-Rousseau - 75001 PARIS



DI - 11-02-1987 - 04556

GEORGES DEBOT

Préface de Jean-Claude Briaud

Les documents qui illustrent ce livre sont des photos de films tournés par Gaby Morlay, ou provenant des archives de Simone de Tervagne, Michel Poveda, André Bernard, Jean-Charles Sabria, Jean Fumoleau, et de la collection personnelle de l'Auteur.

Agences : A.G.I.P., Keystone, Studio Piaz.

GABY MORLAY

du rite aux formes

Préface de Jean-Nolain, Editeur
L'Éditions France-Empire

Préface de Mary Marguerite
Préface de Jean-Claude Briaud, Editeur
L'Éditions France-Empire

*Vous intéresse-t-il d'être tenu au courant des livres publiés
par l'éditeur de cet ouvrage ?*

Envoyez simplement votre carte de visite aux

ÉDITIONS FRANCE-EMPIRE

Service « Vient de paraître »

68, rue J.-J.-Rousseau, 75001 Paris,

*et vous recevrez régulièrement et sans engagement de votre part,
nos bulletins d'information qui présentent nos différentes collections,
que vous trouverez chez votre libraire.*

© Editions France-Empire, 1987.

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous les pays.

IMPRIMÉ EN FRANCE



*Je dédie ce livre à Simone de Tervagne, amie de Gaby Morlay,
ainsi qu'à Jean Fumoleau son petit neveu.*

Georges DEBOT.

81-11-02-1987-04556

PROCES-VERBAL

du 10 Mars 1987

Les documents qui suivent ont été remis en votre possession par
Gaby Morley, au personnel des archives de Nicolas de Torny, Michel
Pons, André Robert, Jean-Charles Laffite, Jean-François et de la collection
des manuscrits de l'Institut.
Agents : AGILP, Royce, Buisson, Puz.

Je dédie ce livre à Simone de Torny, amie de Gaby Morley,
ainsi qu'à Jean-François son petit neveu.

Georges Darot.

Vous souhaitez être tenu au courant des livres publiés
par l'éditeur de cet ouvrage ?

Envoyez simplement votre carte de visite aux

EDITIONS FRANCE-EMPIRE

Service « Visites de presse »

95, rue J.-L. Roussier, 75001 Paris.

et vous recevrez régulièrement et sans engagement de votre part,
des notices d'ouvrages qui présentent nos différentes collections,
sur votre courrier chez votre libraire.

© Editions France-Empire, 1987.

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous les pays.

Imprimé en France.



C'était une grande dame que cette petite femme...

Et c'était quelqu'un. ... Quelqu'un de charmant, d'exquis, d'adorable, quelqu'un de ne pas ordinaire avec son extraordinaire gentillesse et sa bonté toujours en éveil... Le contraire d'un monstre sacré : un être humain, race qui tend de plus en plus à disparaître et dont elle était l'un des derniers spécimens.

Henri JEANSON
(*L'Aurore*. 9 juillet 1964)

C'était une grande dame, une petite
jeune...
Et c'était quelqu'un... Quelqu'un de
charmant, d'agréable, d'adorable, quelqu'un
de ne pas ordinaire avec son extraordinaire
gentillesse et sa bonne volonté en éveil...
La connaissance d'un monde secret : un être
humain, rare qui tend de plus en plus à
disparaître et dont elle était l'un des der-
niers spécimens.

Jean Juvénat

(L'Annuaire 9 juillet 1964)

PREFACE

Gaby Morley, jeune fille d'origine anglaise, appartenant à une famille aisée et fortunée, se laisse séduire et s'engage avec un homme, le plus riche et le plus puissant de son pays, le plus influent et le plus aimé de son peuple.

Gaby Morley, jeune fille d'origine anglaise, appartenant à une famille aisée et fortunée, se laisse séduire et s'engage avec un homme, le plus riche et le plus puissant de son pays, le plus influent et le plus aimé de son peuple.

L'homme se nomme John, et il est le plus riche et le plus puissant de son pays, le plus influent et le plus aimé de son peuple.

Tout ce qu'elle veut, c'est être avec lui, et elle se laisse séduire et s'engage avec lui.

Parce qu'elle aime John, elle se laisse séduire et s'engage avec lui, et elle se laisse séduire et s'engage avec lui.

JEAN-CLAUDE BRISAC.

PREFACE

The first part of this book is devoted to the study of the properties of the solutions of the differential equations of the theory of the motion of a rigid body. The second part is devoted to the study of the properties of the solutions of the differential equations of the theory of the motion of a rigid body. The third part is devoted to the study of the properties of the solutions of the differential equations of the theory of the motion of a rigid body.

Gaby Morlay, angevine d'origine, ressemblait à un fruit, coloré et juteux, mélange de soleil et d'acidité, vif et croquant, les yeux sombres et coquins, le cheveu noir chatoyant, la bouche cerise d'où s'échappait le plus beau rire du théâtre.

Gaby Morlay, pudique, nerveuse, élégante, cachait sa timidité sous un flot de paroles, bousculant les mots à les rendre incompréhensibles, détachant une syllabe pour mieux souligner un effet, cruel parfois, toujours drôle.

L'humour se mélangeait à son amour du théâtre. Généreuse, secrète, inattendue, Gaby Morlay était gourmande. Provinciale montée à Paris, elle avait gardé ce charme délicat et discret, la gloire n'avait jamais abîmé sa simplicité et son naturel.

Très croyante, avant de mourir, elle eut la force de murmurer à ses proches : « Ne pleurez pas, j'arrive. »

Partageant avec elle, un premier janvier, son éternelle coupe de champagne, elle me porta bonheur. La dernière fois que je l'ai vue, elle jouait pour la deux millième fois « Lorsque l'enfant paraît » de Roussin aux Nouveautés. Gaby Morlay paraissait superbe bien que malade. Dans sa loge en buvant un jus de fruit, elle me confia : « Les acteurs sont comme les arbres, ils doivent mourir debout ».

JEAN-CLAUDE BRIALY.

Lettre de l'Abbé PIERRE

ABBAYE SAINT-WANDRILLE

76490 CAUDEBEC EN CAUX

St Wandrille
9 Avril 81 -

Chère Madame,
Pardonnez-moi si long retard à vous répondre mon écriture
est devenue presque illisible par la maladie de Parkinson
Je n'ai pas connu Madame Gaby Morlay, car lorsqu'elle
interpréta le rôle difficile de l'exceptionnelle personne qui fut ma
sainte secrétaire, Mademoiselle Coutaz, j'étais extrêmement
malade + tard, j'ai vu le film j'ai bien perçu et le
talent, et la foi, et la volonté de rendre parlant pour tous
ce film voulu par la Centrale Catholique du Cinéma et dirigé par
Robert Darène
Soyez assurée de mon amitié dans l'offrande et l'adoration
que votre livre aide beaucoup de personnes
Très fraternellement
Abbé Pierre +

Chère Madame,

Pardonnez-moi si long retard à vous répondre mon écriture
est devenue presque illisible par la maladie de Parkinson
Je n'ai pas connu Madame Gaby Morlay, car lorsqu'elle
interpréta le rôle difficile de l'exceptionnelle personne
qui fut ma
sainte secrétaire, Mademoiselle Coutaz, j'étais extrêmement
malade

Lorsque plus tard j'ai vu le film j'ai bien perçu et le
talent, et la foi, et la volonté de rendre parlant pour tous
ce film voulu par la Centrale Catholique du Cinéma et dirigé par
Robert Darène.

Soyez assurée de mon amitié dans l'offrande et l'adoration
que votre livre aide beaucoup de personnes
Très fraternellement

Abbé Pierre +

INTRODUCTION

Elle se savait condamnée, depuis depuis plusieurs mois d'un mal incurable. Et pourtant, elle avait voulu se présenter avec un courage extraordinaire. Elle avait voulu être présente sur scène pour la dernière fois. Elle avait voulu reprendre, au théâtre des Femminiles, son rôle principal d'affiche : « Lorsque l'acteur meurt, il ne doit jamais mourir, qu'elle avait écrit en 1938 et qu'elle avait joué avec bien qu'elle se lançait à son premier rôle d'opéra-bouffe en la rengeant, elle ne put s'empêcher de dire au directeur d'avouer à Jean Marbœuf : « Je suis morte, comme toujours. Je crois que Pierre est incapable de reconnaître l'erreur ».

Ce 10 mai 1944, après avoir refusé de jouer son rôle principal dans le rôle de la femme qui se jette de la tour de la cathédrale, elle avait voulu se présenter avec un courage extraordinaire. Elle avait voulu être présente sur scène pour la dernière fois. Elle avait voulu reprendre, au théâtre des Femminiles, son rôle principal d'affiche : « Lorsque l'acteur meurt, il ne doit jamais mourir, qu'elle avait écrit en 1938 et qu'elle avait joué avec bien qu'elle se lançait à son premier rôle d'opéra-bouffe en la rengeant, elle ne put s'empêcher de dire au directeur d'avouer à Jean Marbœuf : « Je suis morte, comme toujours. Je crois que Pierre est incapable de reconnaître l'erreur ».

LETTRE DE L'ABBÉ PIERRE

ABBAYE SAINT-WANDERLÉE
TRIER (SARRE) EN SAAR

50
5 Oct 81

Cher Monsieur,
 J'ai lu et j'ai été très intéressé par votre
 ouvrage sur l'abbaye de Saint-Wanderlée.
 L'INTRODUCTION est très intéressante.
 Elle est écrite de façon très intéressante
 et donne une idée de l'abbaye et de son
 rôle dans l'histoire de la région.
 Je vous remercie de m'avoir fait parvenir
 votre ouvrage et de m'avoir permis de
 le lire.
 Très cordialement,
 Abbé Pierre

Cher Monsieur,
 Je vous en ai long retard à vous répondre mais j'ai dû
 être absent presque illégalement par la maladie de Parkinson
 de mon cher frère Louis. Je vous prie de m'excuser car j'ai
 interrompu le rôle difficile de l'exceptionnelle personne
 qui est un
 maître secrétaire, mademoiselle Götts, j'ai également
 voulu
 Lorsque plus tard j'ai vu le film j'ai bien peur et la
 valent, et je suis sûr de rendre par là pour tout
 ce que vous me le livre est un grand et dirigé par
 Robert Darro.
 Soyez assurée de mon intérêt dans l'offre et l'adoration
 que votre livre aide beaucoup de personnes
 Très fraternellement

Abbé Pierre +

Elle se savait condamnée, atteinte depuis plusieurs mois d'un mal incurable. Et pourtant, allant au-delà de ses forces avec un courage extraordinaire, elle avait accepté de remonter sur scène pour la dernière fois. Il est vrai qu'il s'agissait de reprendre, au théâtre des Nouveautés, son plus grand succès d'affiche : « Lorsque l'enfant paraît », l'œuvre d'André Roussin, qu'elle avait créée en 1951 et jouée sept années de suite. Bien qu'elle ait interdit à ses partenaires d'évoquer le mal qui la rongait, elle ne put s'empêcher, le soir de la dernière, d'avouer à Jean Martinelli : « Je vous quitte, je suis fatiguée. Je crois que j'aurais été incapable de recommencer demain ».

Ce 10 juin 1964, après avoir salué un public qui l'applaudissait, debout, Gaby Morlay a regagné sa loge à pas chancelants, le teint livide malgré son maquillage de scène. Raccompagnée jusqu'à sa voiture, elle s'est laissée installer sur le siège arrière et a demandé à son chauffeur de s'arrêter un moment devant le théâtre où sur la façade son nom, pour la dernière fois, brillait en lettres de feu. Elle a murmuré : « J'avais oublié depuis le temps à quoi ça ressemblait. » Puis, après un dernier regard qui, elle le savait, était un adieu à sa

carrière, elle a fermé les yeux pour retenir les larmes qui perlaient sous ses paupières.

Gaby a tenu à vivre ses dernières semaines parmi ceux qu'elle aimait, dans sa villa de la Grange au Bois, sur la colline de Fabron à Nice.

« Si je lutte pied à pied contre la mort, disait-elle, ce n'est pas pour vivre plus longtemps, mais pour rester le plus longtemps possible en compagnie de ceux qui m'entourent. » Et au médecin désirant lui administrer des calmants pour adoucir ses souffrances, elle déclarait :

« Je les refuse car je veux mourir lucide, rester debout pour voir comment ça se passe. »

Pourtant, malgré sa volonté, elle a connu, au cours de cette longue agonie, des périodes de découragement, confiant à son petit neveu Jean Fumoleau :

« Je sais que je dois m'en aller, mais c'est trop dur. » Elle parvenait même, pour remonter le moral aux siens à sourire, à les rassurer.

« Ne soyez pas tristes, je ne pars pas, j'arrive. Restez toujours dignes en mémoire de moi. » En guise de testament, elle précisait à son mari :

« Je veux être enterrée dans mes plus beaux atours, afin d'être belle pour me présenter devant le Bon Dieu ».

Elle s'est éteinte, quelques jours après son soixante et onzième anniversaire, le 4 juillet 1964 et sa disparition a été annoncée à la « une » de tous les journaux français qui ont retracé ses cinquante ans de carrière au théâtre, au cinéma et à la télévision. Tous étaient unanimes dans leurs louanges : la France venait de perdre l'une de ses plus grandes comédiennes.

Ainsi qu'elle l'avait demandé, ses proches l'avaient vêtue, pour le grand voyage, d'une robe de fine baptiste blanche, et placé un chapelet aux grains de nacre entre ses doigts. Le 8 juillet, pour son enterrement, l'église de Saint-Pierre-d'Arène

à Nice, était trop petite pour contenir les trois mille personnes qui avaient tenu à l'accompagner à sa dernière demeure. Au cours de la messe, concélébrée par ses deux neveux, Yves et Xavier Cabon, il y avait, en dehors de sa famille et des amis, des personnalités du théâtre, de la chanson, du cinéma, de la politique : Suzy Carrier, Jean-Louis Trintignant, Marcel Pagnol, Jacques Médecin... André Roussin, très ému, déclarait :

« Je pleure une clarté, une fraîcheur, une générosité, un courage, un sourire qu'on ne reverra jamais. Et un cœur aussi grand que Gaby était petite ».

La chapelle ardente du cimetière Saint-Antoine Ginestière où elle allait être inhumée dans le caveau familial, croulait sous les fleurs. De somptueuses couronnes, comme celle d'Elvire Popesco (« A ma camarade, à mon amie »), mais aussi d'humbles bouquets déposés par des mains anonymes.

Gaby aurait apprécié ce dernier hommage, elle qui aimait tant les fleurs, « les rares, les belles que je reçois avec joie dans ma loge. Et aussi les moins éclatantes qui me touchent infiniment comme les petits bonheurs simples de la vie. Elles sont discrètes, peu exigeantes, donnent ce qu'elles peuvent et ne demandent rien. Primevères, violettes, pervenches, que je ne puis regarder sans émotion et qui trouvent dans mon cœur une place à part ».

Sans la présence et les rires de Gaby, la maison du bonheur sur la colline niçoise était si triste que Max Bonnafous, le mari de l'actrice, en a fermé les portes. Mais il est resté dans la région pour pouvoir, chaque jour, aller déposer des fleurs blanches sur la tombe de celle qu'il avait tant aimée. Dans ce petit cimetière ressemblant à un jardin de curé, qu'elle avait choisi un jour en disant : « Voilà où j'aimerais reposer pour toujours ».

Ainsi s'achevait une vie qui avait commencé, soixante et onze ans plus tôt, dans la douceur angevine.

Il n'est pas facile pour moi de trouver les mots justes pour décrire ce qui s'est passé. Je me souviens de l'accompagner à ses derniers moments. Au cours de l'après-midi, j'étais assis à son chevet. Il avait un regard si doux et si triste. Je me souviens de la chaleur de sa main et de la douceur de sa voix. Il me parlait de son amour pour moi, de son espoir que je sois heureuse. Je me souviens de son courage, de son espoir que je sois heureuse. Je me souviens de son amour pour moi, de son espoir que je sois heureuse.

La chapelle ardente du cimetière de Saint-James était pleine de monde. Les amis et les connaissances de papa étaient tous là. Je me souviens de la chaleur de sa main et de la douceur de sa voix. Il me parlait de son amour pour moi, de son espoir que je sois heureuse. Je me souviens de son courage, de son espoir que je sois heureuse.

Après la cérémonie, j'étais assise seule sur un banc. Les fleurs étaient si belles que je regardais avec plaisir. Les fleurs étaient si belles que je regardais avec plaisir. Les fleurs étaient si belles que je regardais avec plaisir. Les fleurs étaient si belles que je regardais avec plaisir.

Je me souviens de la chaleur de sa main et de la douceur de sa voix. Il me parlait de son amour pour moi, de son espoir que je sois heureuse. Je me souviens de son courage, de son espoir que je sois heureuse. Je me souviens de son amour pour moi, de son espoir que je sois heureuse.

Il était si gentil et si doux. Je me souviens de son amour pour moi, de son espoir que je sois heureuse. Je me souviens de son courage, de son espoir que je sois heureuse.

LE TEMPS DE LA JEUNESSE

UNE ESPIÈGLE PETITE FILLE

En ce matin du 6 juin 1893, un homme, l'air accablé, erre dans les rues du vieux quartier d'Angers où il travaille comme ouvrier boulanger. Ce vendéen solide, venu avec sa femme, une bretonne, s'installer en Anjou, devrait pourtant être heureux puisque, quelques heures plus tôt, il vient d'être père pour la quatrième fois. Mais il est inquiet. Deux de ses précédents bébés sont morts à la naissance et la petite fille que sa femme vient de mettre au monde est si chétive — à peine trois livres et demie — que ses chances de survie sont minces. Par la suite Gaby aura cinq frères et sœurs. Et le boulanger, en son for intérieur, maudit la gitane qui, des années auparavant, lui a prédit que sa deuxième fille serait un jour une véritable étoile dont la notoriété dépasserait les frontières de la France.

Quand Monsieur Fumoleau, fatigué d'avoir tant marché rentre à la maison, il trouve sa femme en larmes. Penché sur le berceau du bébé, il demande à Dieu, avec cette foi propre à déplacer les montagnes, de lui conserver ce petit être malingre

qui paraît s'accrocher à la vie avec une farouche détermination. Et son vœu est exaucé, si bien que deux jours plus tard, il se rend à la mairie où il fait inscrire sur les registres de l'Etat civil : Blanche-Marie-Pauline.

Les années passent et la petite Blanche, entourée de soins et d'amour par ses parents, ses deux frères et sa sœur, grandit en taille sinon en sagesse. C'est une enfant vive, espiègle et pas de tout repos. Elle adore jouer des tours dont sa famille fait les frais. Ainsi, un soir de juillet, le père Fumoleau trouve, à la place des pêches de son verger... des pommes de terre. La coupable a mangé les fruits et mis des tubercules à la place pour s'amuser en songeant à la tête de son père découvrant ses pêches transformées en pommes de terre. A l'école, ce n'est pas mieux. Son rire est si communicatif que dès qu'il fuse la classe est pliée en deux, au grand dam de la maîtresse. Fait plus grave, la fillette est mise plusieurs fois à la porte du cours pour avoir été impertinente avec l'institutrice. De plus, elle entraîne sa sœur à faire l'école buissonnière. Les deux gamines se rendent sur la passerelle du chemin de fer et attendent le passage d'un train afin que la locomotive les enveloppe de fumée, appelant cela « monter au paradis ». Et elles « oublient » l'heure...

Désespérant de voir Blanche s'assagir, ses parents décident de la placer dans un cours religieux, chez les Dames de Saint-Claude... où la fillette ne restera pas longtemps, ses incartades ayant vite lassé les bonnes sœurs. Les Fumoleau se résignent alors à mettre la récalcitrante en internat dans un couvent de Lisieux. Ils la confient à la Supérieure, qui est réputée pour ne pas badiner avec la discipline.

A douze ans, Blanche n'a pas désarmé. Elle se livre à des « jeux interdits », qu'elle a par la suite maintes fois raconté en riant, sans l'ombre d'un remords :

« On m'achetait des sacs de perles, j'en raffolais pour me

faire des parures, mais je n'aimais pas leurs couleurs. Je savais où en trouver de plus belles.

« A la tombée de la nuit, je courais jusqu'au cimetière et j'arrachais sur les tombes les fleurs de perles des couronnes mortuaires... Je n'avais pas peur, et encore moins le sentiment de ma culpabilité. Les morts étaient des amis, je trouvais naturel qu'ils me donnent ce qui me plaisait. »

« Mon père s'est aperçu de mes larcins :

— Ma petite fille, on n'a pas le droit de voler les morts, ils viendront te reprendre les perles que tu leur dérobes.

« Je pensais : ben, si ce n'est que cela, je paierai leurs perles.

« Et je mis deux sous sur les tombes où je me servais.

« Mon père me surprend à nouveau :

— Comment après ce que je t'ai dit, tu continues ?

— Oh non ! cette fois je ne leur chipe rien, je paie ce que je prends...

— Petite sottie, les morts n'ont que faire de ton argent. Pour te punir, ils viendront la nuit t'empêcher de dormir.

« Pauvre papa, qu'est-ce qu'il avait dit là ! Le soir même j'ai volé au cimetière une couronne entière, dans l'espoir d'avoir la visite de son propriétaire.

« Dans mon lit, j'écarquillais les yeux, je me pinçais pour ne pas dormir, je scrutais chaque bruit dans le noir afin de ne pas manquer mon fantôme, il n'est jamais venu... »

Si Blanche cherche ainsi la fuite auprès des défunts, c'est que la vie qu'elle mène ne la satisfait pas. Elle se rend compte que ses parents ne s'entendent plus. L'atmosphère au foyer devient pesante. Des disputes suivies de longs silences éclatent à chaque instant. Seul l'amour qu'elle porte à son frère aîné la console, mais quand il n'est pas là, elle se retrouve seule et cette solitude lui est insupportable. Elle n'a plus personne avec qui parler, la discipline scolaire l'ennuie.

« La directrice, disait-elle, a une vraie main de fer dans

un gant de cuir. Et je ne supporte pas d'être sans cesse surveillée ».

UNE ADOLESCENTE QUI N'A PAS FROID AUX YEUX

A quinze ans, Blanche ne manque pas de charme. Son visage, qui garde encore des rondeurs enfantines corrigées par un menton volontaire, est éclairé par de beaux yeux aussi changeants que ses humeurs. Ils sont tour à tour rieurs ou sévères, pleins de tendresse ou de moquerie. Elle sait ce qu'elle veut... et ce qu'elle veut, c'est aller à Paris. Pour revoir son frère Jules-Pierre, marié, dont la jeune femme attend un bébé. Pour retrouver son amie, Marcelle Monthil, son aînée de quelques années, née comme elle à Angers, qui ne la mettra pas à la porte, même si elle débarque chez elle à l'improviste.

Forte de cette certitude, Blanche réussit à s'évader du couvent de Lisieux. « Une évasion, racontera-t-elle plus tard, à laquelle ne manquèrent ni la nuit sans lune, ni la pluie tombant à torrents, ni le billet de troisième classe acheté clandestinement ».

Malheureusement pour elle, les religieuses du couvent ne sont pas, si j'ose dire, des novices. Elles connaissent Mlle Fumoleau, son esprit frondeur, son goût pour l'indépendance. Dès qu'elles s'aperçoivent de son absence, elles dépêchent un émissaire vers la gare, où le préposé vend la mèche. Il se rappelle parfaitement avoir délivré un billet pour Paris à une jeune personne qu'il a remarquée à cause de sa petite taille et de son extrême jeunesse. Le télégraphe entre en action et au moment où, le flot des voyageurs écoulé, Blanche cherche quelqu'un pour lui indiquer la rue où habite Marcelle, elle entend une voix d'homme lui demander avec douceur et courtoisie :

— Mademoiselle Blanche Fumoleau ?

Elle ne songe pas un instant à nier et se contente de murmurer piteusement : « Oui, vous pouvez me passer les menottes ».

Tout de même pas. C'est sans menottes que les inspecteurs font remonter Blanche Fumoleau dans le train pour Lisieux, déjà prêt à partir sur une voie voisine. L'un d'eux l'accompagne et pendant le trajet, Blanche tente de l'attendrir en lui décrivant l'ennui et la tristesse qu'elle ressent enfermée dans son couvent. Le policier ne se laisse pas circonvenir et remet la jeune fille, une fois arrivés à Lisieux, entre les mains de la Mère Supérieure, venue chercher avec l'aumônier sa brebis égarée à la gare. Blanche est accueillie fraîchement et la Mère Supérieure ne lui cache pas son mécontentement. Mais, en fait, la sermonne n'est pas trop sévère.

« Que voulais-tu faire à Paris ? » lui demande la religieuse et elle ajoute, hochant la tête : « Quand je pense que tu n'as pas encore seize ans... Ça promet pour plus tard. »

Cette remarque anodine — « Tu n'as pas encore seize ans » — fait tilt dans la tête de Blanche. Curieusement, elle se fixe intérieurement la date du 8 juin, jour de son anniversaire pour récidiver. Et elle ne manque pas à la parole qu'elle s'est donnée. Le 8 juin, elle fausse à nouveau compagnie aux religieuses de Lisieux, reprend le train pour Paris mais, afin d'échapper à la police qu'elle suppose être sur ses traces, elle descend de son wagon à contre-voie, se faufile parmi la foule qui sort de la gare et cherche l'adresse de Marcelle, soigneusement mise de côté.

Elle débarque à Paris et c'est le coup de foudre. Elle « sent » qu'elle a enfin trouvé son lieu de vie et, pleine d'ambition et d'illusions comme on l'est à cet âge, elle décide de partir à la conquête de cette cité. Comment ? Elle l'ignore, mais elle a le temps d'y songer. Elle pousse un soupir quand, passant les vitrines des magasins, elle aperçoit son reflet : pauvre silhouette engoncée dans un manteau, deux nattes



Photo Michel Povéda

Georges Debot, journaliste, écrivain passionné du théâtre et des acteurs, est déjà l'auteur de « MARTINE CAROL ou la vie de Martine chérie » édité avec succès par France-Empire. Parmi d'autres ouvrages on peut également citer ses livres sur Fernand Raynaud et Pauline Carton.

Les chroniques qu'il publie dans les pages spectacles de grands hebdomadaires lui valent une indiscutable autorité dans ce domaine et une renommée qui n'est plus à expliquer. Ce nouveau livre, Georges Debot le consacre à Gaby Morlay et c'est avec un talent, où le souci réel de l'exactitude et l'humour sont toujours présents, qu'il fait revivre dans ces quelques pages la merveilleuse actrice qu'elle fut.

Gaby Morlay... Le souvenir ineffaçable de cette silhouette tenant haut un mouchoir blanc toujours serré au creux de sa main droite.

Gaby Morlay... son rire en cascades, averses étincelantes.

Gaby Morlay... à la volonté douce, à la rigueur frivole, à la pieuse tendresse.

Gaby Morlay aux mille facettes imprévisibles, aux bonheurs de théâtre, d'Henry Bernstein à Sacha Guitry et à André Roussin (le fidèle ami) qu'elle joua jusqu'à son dernier souffle, aux bonheurs de cinéma, du légendaire « Voile bleu » à « Papa, maman, la bonne et moi ».

Gaby Morlay fit rire et pleurer la France entière.

La voici donc, tout simplement, dans ces pages où l'éblouissement et l'émotion sont présents et accompagnent une carrière exemplaire en tous points. Tant il est vrai que, pour Georges Debot, les étoiles ne meurent jamais... Oui, elles ne meurent jamais, mais un peu grâce à lui.



9 782704 180516

ISBN 2 7048 0516

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00748081 9

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

